

DIALECTIQUE ET RHÉTORIQUE

Quels rapports peut-on observer et doit-on instaurer entre les conceptions et pratiques dialectiques et rhétoriques du langage ?

La conception dialectique du langage considère celui-ci comme un lieu de vérité, c'est-à-dire d'adéquation du discours à son objet, aux choses dont il parle, le discours s'effectuant alors en science, en savoir des essences (de l'Être), selon la double exigence de l'encyclopédie (savoir *de* tout) et de l'architectonique (savoir *du* tout).

Au contraire, la conception rhétorique du langage en fait un non-lieu de vérité, ce qui réduit le discours à un simple instrument d'expression (mimétique) et de communication (analogique) des apparences, du vraisemblable (ce qui semble vrai à la foule et non pas ce qui ressemble au vrai), selon la seule logique de la diversité des circonstances et de la pluralité des opinions.

La pratique dialectique de la parole fait alors du discours un art, c'est-à-dire l'application méthodique de règles issues, par déduction, d'un savoir théorique (*theoria*) qui les précède et les fonde (comme la science des âmes - psychologie - et la science des discours - logologie -, mais aussi et surtout la science de l'objet dont il est question). La dialectique est donc une pédagogie, ou encore une psychagogie, qui émane de et s'adresse à « la partie la meilleure de l'âme » (l'âme intellectuelle : *noûs*) pour la convaincre de la vérité par l'exercice critique de la raison, en la faisant réfléchir et savoir, et lui permettant par là d'accéder à la liberté, à l'action autonome et harmonieuse en quoi consiste la justice, que vise la vie politique philosophique.

Au contraire, la pratique rhétorique de la parole réduit le discours à une routine, c'est-à-dire à une mise en œuvre approximative de procédés ou recettes issus de l'expérience sensible de la vie courante (poiétique et pragmatique) par induction, imitation, imprégnation et rectification progressive. La rhétorique est donc une flatterie, ou encore une démagogie, qui émane de et s'adresse à « la partie la plus basse de l'âme » (l'âme sensible, concupiscible et irascible : *épithumia*) pour la persuader, la séduire en la faisant se complaire à la vraisemblance par le biais de la jouissance qu'elle lui procure (en la faisant sentir et croire), en vue d'établir la puissance de l'orateur sur son auditoire et d'en obtenir la reconnaissance, engendrant ainsi le *chaos* dans l'âme des auditeurs comme dans celle de l'orateur, c'est-à-dire l'injustice, qui préside à la vie politicienne sophistique (comme PLATON l'établit fermement dans le *Gorgias* et la *République*).

Cependant, peut-on ainsi écarter tout exercice rhétorique de la parole, qui semble bien posséder quelque légitimité dans la vie courante mais aussi en art ? La condamnation platonicienne de la rhétorique mais aussi de la poésie, de la musique et du mythe (dans la *République*, L. X), qui relèveraient tous de la flatterie, d'une complaisance dangereuse à l'égard d'une sensibilité potentiellement passionnelle, ne

risque-t-elle pas d'appauvrir l'existence humaine en en écartant toute pratique des arts comme tout souci politique de la fondation d'un sens commun qui, pour n'être pas le bon sens, n'en possède pas moins une certaine validité ? Ne peut-on pas, avec ARISTOTE (dans la *Rhétorique* et la *Poétique*), réhabiliter l'usage sentimental de la parole et l'opinion partagée, en ce qu'ils sont susceptibles de participer à la fondation du bien-vivre ensemble et même personnel, notamment par le biais de la *catharsis* que permet la représentation théâtrale tragique de la sensibilité passionnée dont la satisfaction esthétique symbolique désarmerait la soif de satisfaction empirique ?

Mais s'il est bien nécessaire de reconnaître le moment rhétorique du discours poétique et même prosaïque, comme de l'action politique, il faut aussi en soumettre à la critique la prétention à la supériorité et surtout à l'exclusivité : tel est bien le véritable sens de la critique platonicienne du *muthos*, qui ne vise pas à le supprimer au seul profit du *logos*, mais à le sublimer en le démythologisant (et non pas démythisant), ou encore à le symboliser en l'esthétisant, pour en désamorcer les effets potentiellement destructeurs. Ne faut-il pas alors subordonner la rhétorique à la dialectique, pour les intégrer toutes deux dans une théorie critique et une pratique émancipatrice de l'art de discourir et d'agir (comme le fait PLATON en recherchant le bon usage de la rhétorique, dans le *Gorgias*, et même une bonne rhétorique, dans le *Phèdre*), ce qui semble tout particulièrement urgent aujourd'hui où la rhétorique opère un retour en force au nom d'une communication sacralisée jusque dans « l'école de (nos) maîtres » (PLATON, *Phèdre*) ?

En effet, la parole enseignante ne doit-elle pas œuvrer à la synthèse du sensible et de l'intelligible, par la médiation d'une imagination réglée, pour élaborer, distinguer et articuler, formuler et faire partager des idées (relatives à des essences), en se référant à des faits (des existences et même des existants) qui ne peuvent avoir qu'un statut d'exemples (c'est-à-dire d'illustrations sensibles d'un concept, d'une idée ou d'une thèse, intelligibles comme tels), et cela pour mettre la forme rhétorique (expressive et monstrative) au service du fond dialectique (significatif et démonstratif), aussi bien dans la recherche de la vérité que dans sa transmission, pour en permettre une appropriation libératrice à ceux qui y accèdent ensemble par la vertu du dialogue pédagogique ? Le schématisme (selon KANT) ou encore le symbolisme (selon CASSIRER) pédagogique tâche donc d'éviter les deux écueils d'une pédagogie de la raison pure et d'une pédagogie de la sensibilité pure, qui échouent toutes deux soit à rendre l'intelligible sensible soit à rendre le sensible intelligible, et font donc demeurer l'auditeur, tout comme l'orateur lui-même, dans l'ignorance et l'impuissance, et donc en souffrance, bien plutôt que de les conduire à la jouissance d'une vie émancipée car éclairée.

Joël GAUBERT, le 2 juin 2004